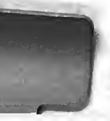


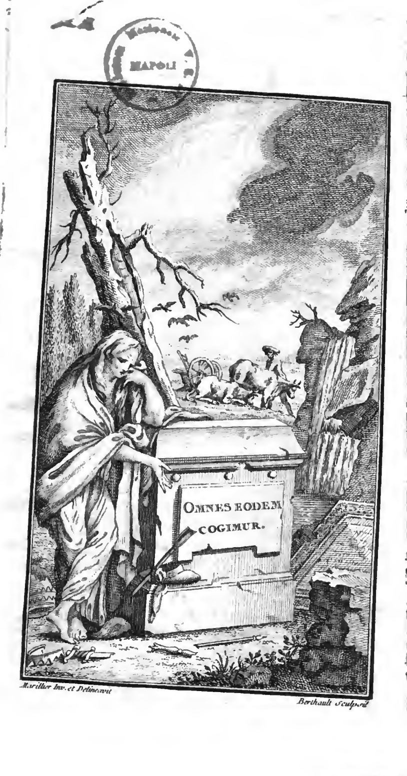
- PALLI
18



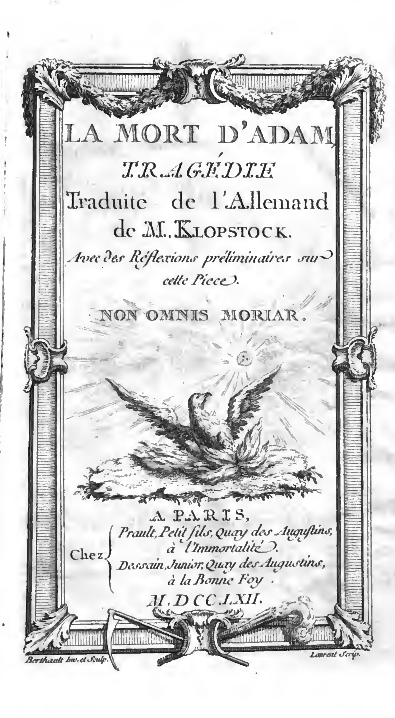




Quand tu désobéis à la Divinité,
Tu commis le plus grand des Crimes,
Et nous en sommes les victimes.
Si néanmoins, Adam, tu te fusses porté
A suivre ses Ordres sublimes
Nous n'aurions jamais sçu jusqu'où va sa bonté.



Marillier Inv. et Delineavit *Berthault Sculpsit*



LA MORT D'ADAM

TRAGÉDIE

Traduite de l'Allemand

de M. KLOPSTOCK.

Avec des Réflexions préliminaires sur cette Piece.

NON OMNIS MORIAR.

A PARIS,

Chez { *Prault, Petit fils, Quay des Augustins, à l'Immortalité.*
Dessain, Junior, Quay des Augustins, à la Bonne Foy. }

M. DCC. LXII.

Berthault Inv. et Sculp. *Laurent Scrip.*


PERRIN
Ministre

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

ſur la Tragédie de M. KLOSPTOCK
par le Traducteur, M. Roman D.

LES écrivains des nations polies de l'Europe avoient, preſque tous, ſecoué le joug de l'école, & tranſmis leurs penſées dans leur propre langage, lorſque les Allemands le dédaignoient encore. Ils cultivoient excluſivement les langues anciennes, les ſeules qui leurs paruſſent dignes d'être écrites; & ils abandonnoient avec mépris aux ignorans & au peuple l'idiome national. Qu'en arriva-t-il? Ce préjugé pédanteſque nuiſit aux progrès des lettres parmi eux. Ils

n'eurent que des jurifconfultes, des métaphyficiens, & des commentateurs, dans le temps que les autres peuples fe diftinguoient par des ouvrages de fentiment & de goût, & cultivoient avec fuccès toutes les branches de la littérature. La poëfie, fur-tout, fut longtemps barbare chez les Allemands. La foible aurore qu'on avoit entrevue du temps des *Minæfengers* (1), fut fuivie d'une nuit profonde, que percèrent à peine de loin en loin quelques pâles éclairs.

[1] Les Minæfengers fleurirent dans le treizième fiècle. C'étoient les *Troubadours* de l'Allemagne, prefque tous grands-feigneurs, princes, & même fouverains; ils fe diftinguoient par l'élégance & la naïveté de leurs poëfies.

Cette longue léthargie s'eſt enfin diſſipée. Les Allemands ont ouvert les yeux ; & leur réveil, ſemblable à celui du fameux ennemi des Philiſtins, a été marqué par des traits de la plus grande force.

Ils ont briſé toutes les entraves ; ils ſe ſont affranchis de tous les préjugés ; ils ont étudié les anciens, mais plus encore le cœur humain ; & ils n'ont imité que la nature. Une foule de bons écrivains & de grands poëtes parut dès-lors ſur le théâtre de l'Allemagne. Depuis la chanſon juſqu'au poëme épique, depuis l'apologue juſqu'à la tragédie, tous les genres de poëſie ont été cultivés avec le plus grand ſuccès. Quels poëtes que Haller, Cra-

mer, Gleim, Gellert, Kleift, Gefner, Leffing, Utz & tant d'autres, dont on peut voir la lifte dans le journal étranger (2). Ces hommes illuftres n'exiftoient pas pour nous, il y a quelques années. C'eft à cet ouvrage périodique, digne d'être encouragé par la nation, que nous en devons la connoiffance. C'eft à lui que les écrivains Allemands doivent la célébrité dont ils jouiffent parmi nous. Nous connoiffions ces chanfons & ces romances charmantes où M. Gleim a retracé la volupté naïve d'Anacréon, & la fimplicité paffionnée de Catulle : mais nous venons de

[2] Effai fur la poëfie allemande. Journal de feptembre 1761.

lire, avec une admiration mêlée d'étonnement, ses cantiques guerriers ; cantiques sublimes qui rappellent les chants belliqueux de Tyrtée ranimant la valeur épuisée des Spartiates découragés. Lessing ce génie original qui s'étoit distingué dans presque tous les genres de poësie, vient de se couronner d'un nouveau laurier. Sa *Miss sara Sampson*, tragédie bourgeoise, arracheroit des larmes aux cœurs les plus insensibles, comme son *Philotas* forceroit à l'admiration les esprits les plus rebelles.
» Pendant que l'abus de la philo-
» sophie, l'esprit & l'affectation,
» dit M. l'abbé Arnaud, (3) cor-
» rompent la poësie parmi nous,
» elle respire la simplicité, la no-

(3) Journal étranger de mars 1761.

» bleſſe, le naturel, & la vérité
» parmi les Allemands. Nous
» ne peignons que nos idées &
» nos caprices ; ils peignent la
» nature. Nous ne nous occu-
» pons qu'à nous faire voir, qu'à
» nous faire ſentir ; ils s'oublient
» entièrement, pour ne montrer
» que la choſe qu'ils imitent.
» Nous courons après la ſenten-
» ce, ils mettent tout en ſenti-
» ment. Nous amuſons quelques
» hommes tout au plus, & pour
» quelques inſtans ; ils ſeront à
» jamais les délices de toutes les
» ames ſenſibles. « En effet, li-
ſez les grands poëtes Allemands,
vous ne voyez plus que les ſubli-
mes tableaux qu'ils vous offrent,
vous ne ſentez plus que les mou-
vemens qu'ils veulent inſpirer,

vous oubliez le poëte, vous vous oubliez vous-même. Vous êtes entraîné par leur enthousiasme divin, vous croyez lire Homère, vous croyez entendre les prophêtes. Tel est M. Klopstock, auteur de la *Messiade*, & de la *Mort d'Adam* dont je donne la traduction, c'est le premier & le plus sublime des poëtes Allemands. » Par où com-
» mencerai-je par décrire cet
» homme extraordinaire, dit un
» de ses compatriotes; non je ne
» connois que le chantre divin
» de la colère d'Achille à qui je
» puisse le comparer. Quel poëte
» a jamais été si fécond en in-
» ventions sublimes, nous a pré-
» senté tant de grands tableaux,
» a mis tant d'art & de finesse
» dans l'exécution, a creusé plus

» avant dans les fources des fentimens & des paffions ! Quel poëte enfin a jamais fçu réunir une nature fi neuve & fi merveilleufe avec tant de vraifemblance & d'agrémens ! Milton & le Taffe difparoiffent ici ? Raphaël eft moins grand entre les peintres, que ne l'eft Klopftoct parmi les poëtes épiques.

Ce fut dans fa première jeuneffe que ce puiffant génie ofa former le plan de fon poëme. Il a tranfporté dans fa langue l'héxamétre & la période des anciens (4), & la vengée bien plus encore par fes vers que par fes *réflexions* d'un préjugé populaire,

[4] Toutes les nations modernes qui ont cultivé la poëfie ont fait des efforts inutiles

adopté de presque toutes les nations de l'Europe. La *Messiade* doit avoir vingt chants, M.

---

pour imiter la forme du vers grec & latin. Les Italiens pouvoient se flatter d'en approcher plus que les autres, parce que leur prosodie est plus forte & plus ressentie. Ils ont quelques piéces dans ce genre, témoin une élégie de TOLOMEI, en vers héxamètres & pentamètres qui commence ainsi.

> Questa per affetto tenerissima lettera mando
> A te che tratti, barbaramente noi.

Desportes, Henri Etienne & quelques autres écrivains osèrent imiter ce rithme dans notre langue; & ce dernier traduisit ces deux vers latins,

> Phosphore, redde diem, cur gaudia nostra moraris?
> Cæsare venturo, phosphore, redde diem.

par ce ridicule distique françois.

> Aube, réveille le jour, pourquoi notre aise retiens-tu?
> Cæsar doit revenir, aube réveille le jour.

Klopstoct n'en a fait encore que dix, & il poursuit sa noble & vaste carrière, encouragé par la protection & les bienfaits du prince ami des arts à qui ce poëme est dédié (5). Mais je ne dois considérer ici M. Klopstoct que comme poëte tragique.

De tous les genres de poësie, le genre dramatique est peut-être celui qui a fait le moins de progrès chez les Allemands. C'est le seul où ils ne soient pas originaux. Ils ont longtemps flotté, pour ainsi dire, entre le théâtre Britannique & le théâtre François. Tantôt entraînés par les beautés fortes, mais irrégulières, des Anglois, tantôt séduits

[5] Le roi de Dannemarck.

par l'élégance, la juſteſſe & la correction de nos drames; ils n'ont pas eu la force de ſe fixer. Ils imitent également & les uns & les autres. Brave, Leſſing, Wieland ont plus penché du côté des premiers; le baron de Croneg, Gellert, J. E. Schlegel ont ſuivi les traces de nos auteurs dramatiques : mais l'auteur de la *Mort d'Adam* a pris ſon eſſor loin des uns & des autres & s'eſt ouvert une route nouvelle. La force de ſon génie l'a ſoutenu entre deux écueils, les écarts irréguliers des Anglois & la timide exactitude des François. Placé à une égale diſtance des deux théâtres, ſa pièce eſt d'un genre nouveau; c'eſt un drame vraiment original qui ſera vrai-

ſemblablement ſans imitateurs, comme il a été ſans modèles.

Sujet.

La mort du père de tous les hommes, l'exécution de l'arrêt terrible porté contre lui, & contre toute ſa poſtérité : quel ſujet ! le théâtre ancien & moderne en a-t-il jamais offert un qui réunit à tant de ſimplicité, tant d'importance, de grandeur, & d'intérêt ? Car enfin, il ne s'agit pas ici du ſort d'un particulier, d'une famille, d'une nation même ; il s'agit de la deſtinée du genre-humain.

La cataſtrophe eſt tout-à-la-fois terrible & touchante : c'eſt un homme coupable frappé de mort ; mais le premier de tous les hommes deſtiné à l'immortalité par la main toute-puiſſante

qui l'avoit formé. C'eſt un père malheureux qui entraîne dans le tombeau toute ſa race avec lui, & qui eſt moins touché de ſa propre infortune que du malheur de ſa poſtérité. Un père qui par ſes larmes, par ſon repentir & ſes remords auroit mérité le pardon de ſa foibleſſe, ſi ce pardon fût entré dans les deſſeins irrévocables de l'Etre ſuprême ; enfin, c'eſt un père qui meurt, après avoir été maudit par le premier-né de ſes fils, qui meurt au milieu de ſes enfans, à côté d'une épouſe tendrement aimée, après avoir creuſé lui-même ſon tombeau ; & le jour même où l'on célèbre l'union conjugale de deux de ſes enfans ; circonſtances précieuſes que le poëte a ſçu raſſembler pour

exciter plus vivement les paſſions propres de la tragédie.

Il n'y a dans ſa pièce ni mépriſes, ni échange, ni incidens romaneſques, ni événemens imprévus, ni coups de théâtre, ni nœuds embrouillés, ni dénouement extraordinaire, ni cataſtrophe précipitée, ni deſcriptions pompeuſes, ni ſentences philoſophiques, ni tous ces échaffaudages de nos tragédies récentes; & cependant il ſuffit de la lire pour éprouver je ne ſçai quelle force ſecrette qui, s'emparant de nos ſens, de notre imagination & de notre ame, en éloigne toute idée de fiction & d'artifice, & reveille dans nos cœurs les mouvemens & les paſſions qu'y feroient naître la préſence & la réa-

lité même de l'action que le poëte imite. Tel est l'empire du sentiment, de la nature & de la vérité. Quel est donc l'aveuglement de ces poëtes, qui ne croiroient pas avoir fait une tragédie, s'il ne se rencontroit pas dans le tissu de leur fable quelqu'erreur de nom, quelque personnage inconnu, quelque événement inopiné? Delà ces coups de théâtre inattendus, ces révolutions subites, ces reconnoissances froides & puériles.

M. Klopstock a puisé dans la religion le sujet de sa tragédie, comme celui de son poëme-épique. Il est permis, sans doute, de prendre dans les livres saints la matière d'un poëme, dit-il lui-même dans ses *Réflexions sur la*

poëſie ſacrée. Cette partie de la révélation qui nous inſtruit des faits ne conſiſte preſque qu'en eſquiſſes, quoique les faits, tels qu'ils ſe ſont paſſés, forment un grand tableau. Que fait le poëte? Il travaille ſur ce riche fonds, & y répand les couleurs propres à rendre les principaux traits qu'il croit appercevoir dans l'eſquiſſe. Mais rien d'étranger devroit-il ſe mêler avec les vérités reſpectables de la religion, & peut-il être permis à un poëte d'employer toutes les puiſſances de ſon art à nous tromper ſur le plus important de tous les objets, en nous faiſant regarder des faits ignorés, incertains, & même purement fictifs, comme autant de vérités? Cette erreur n'eſt que momenta-

née, répond M. Klopstoct, elle est innocente, & ne sçauroit porter aucune atteinte à la morale. Raphael a peint le créateur, Michel-Ange le jugement dernier, le Tintoret la gloire du paradis. Effacez donc, si vous l'osez, ces chefs-d'œuvres immortels qui ont ajouté à la religion des peuples, ou laissez les poëtes jouir du même privilège.

> . . . . Pictoribus atque poëtis
> Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Il est impossible de voir *Athalie* & *Polyeucte* sans regretter les autres sujets que la religion auroit pu fournir à notre théâtre; mais il faut être Corneille, Racine ou Klopstoct pour les traiter dignement.

Dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme, les pères de l'égliſe qui voyoient l'empire des ſpectacles ſur le peuple, opposèrent aux jeux des payens des pièces de théâtre, dont les ſujets étoient tirés de l'écriture-ſainte. Craint-on de s'égarer en marchant ſur leurs traces ? On a vu cependant des hommes reſpectables, dont le zèle étoit plus ardent qu'éclairé, s'allarmer en voyant des ſujets ſacrés ſur nos théâtres, & faire tous leurs efforts pour leur en fermer l'entrée. Faut-il que des bouches profanes, s'écrioient-ils, chantent les louanges du Seigneur ? Sans doute, il le faut, & c'eſt un hommage de plus. Les vaſes des Egyptiens qui ſervoient au culte des idoles,

ne furent-ils pas consacrés à l'ornement du tabernacle ? disoit un père de l'église pour répondre à une difficulté semblable. Lorsque j'entends célébrer la gloire du Très-haut ; que l'organe qui chante soit profane ou sacré, je suis également pénétré de respect & d'admiration. Le cœur de Jephté, *tout tremble devant le Seigneur*, excite dans mon ame cette crainte religieuse, & cette terreur salutaire que l'écriture nous recommande ; aimeroit-on mieux entendre ces paroles galantes & frivoles ?

Triomphez, belle princesse,
D'un amant audacieux ;
Rendez-vous à la tendresse
De qui sçait aimer le mieux.

Cela est en vérité fort instructif & fort touchant. Puisque les

ſpectacles ont tant d'attraits pour nous, & qu'ils ſont devenus néceſſaires dans les grandes villes; puiſque nos ſens ont beſoin d'être occupés & notre cœur d'être ému; que le théâtre pourroit être une école d'autant plus fréquentée qu'elle paroît moins ſévère: école où les hommes s'inſtruiroient de leurs devoirs, à l'aide de l'imagination & des paſſions plus puiſſantes ſur eux que la raiſon même; pourquoi ne s'en ſert-on pas pour nous inſpirer l'amour de la religion & de la vertu?

Sai che là corre il mondo ove più verſi
Di ſue dolcezze il Luzinghier parnaſo,
E che il vero condito in molli verſi,
I più ſchivi allettando ha perſuaſo.
Petrarq.

Je

Je ne vois jamais le ſublime dénouement d'Alzire, ſans déſirer que M. de Voltaire exerce ſon génie fécond, & répande le charme de ſon coloris ſur quelque ſujet ſacré. Pour peu qu'on ait d'entrailles, on eſt touché juſqu'aux larmes des derniers ſentimens de Guſman; on admire le changement prodigieux que la religion opère dans le cœur inſenſible & fier de ce ſuperbe Eſpagnol; l'on ſort du théâtre pénétré de reſpect & d'amour pour une religion qui ordonne & qui inſpire tant de grandeur d'ame & de générosité, & le ſpectateur attendri répéte tout bas ces beaux vers,

Des Dieux que nous ſervons connois la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance;

Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner;
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

c'eſt avec cette nobleſſe & cette dignité qu'il faudroit traiter la religion qui imprime à tout ce qu'elle touche un caractère de grandeur & de magnificence, & dont les interprètes ſacrés, par l'abondance des ſentimens pathétiques & des grands tableaux qu'ils préſentent, ſont plus capables de ſoutenir l'eſſor du poëte, que tous les écrivains de l'antiquité.

Loin de nous ces temps barbares où, ſous le nom de *myſtères*, les confrères de la paſſion donnoient à nos bons ayeux des farces indécentes & ridicules. Le gouvernement a corrigé ces abus, mais il paroît avoir été d'ailleurs

aſſez indifférent ſur l'utilité qu'on pourroit retirer de l'attrait des ſpectacles. On a multiplié les loix au lieu de former les mœurs.

Solon avoit prévu que le théâtre ſeroit un jour plus puiſſant que les loix. La choſe arriva. Les magiſtrats d'Athènes en corrigeant les abus des ſpectacles leur donnèrent un caractère politique & moral. Si la tragédie chez les Grecs avoit pour but d'exciter la haine de la monarchie, en repréſentant les malheurs & les crimes des rois, pourquoi ne nous en ſervons-nous pas, comme les Chinois, pour inſpirer l'amour & le reſpect de la royauté?

Quand je parle de la tragédie Grecque, c'eſt la nouvelle que j'entends; car l'ancienne étoit

puiſée dans la religion dont l'objet eſt ſi important & ſi univerſel. Que nos jeunes poëtes dramatiques renoncent donc aux ſujets ſacrés, dans la crainte de ne pas les traiter aſſez dignement. Cette défiance eſt ſage, & il faut les en louer. Ce qui m'étonne, c'eſt la fureur qu'ils ont de chercher dans les romans ou dans des fables uſées, & quelquefois dans leur imagination, plutôt que dans l'hiſtoire, le ſujet de leurs drames. Quel eſt leur but ? De nous inſtruire & de nous plaire : or, une action véritable opère plus ſurement ces deux effets qu'une action fabuleuſe. La première expoſe des événemens réels & contient les loix immuables dont la nature ſe ſert pour agir. La con-

noiſſance de ces loix & de ces principes eſt utile aux particuliers & aux états.

L'action feinte porte ſur des combinaiſons idéales, qui varient à proportion du degré de force & de chaleur de notre imagination, & ne fournit par conſéquent, comme le remarque Gravina, que des opinions incertaines, & ſouvent dangereuſes pour la conduite de la vie & du gouvernement des états.

Dans un ſujet hiſtorique, en comparant l'original avec la copie, l'ame combine, raiſonne, ſent ſa propre force & s'en applaudit.

Dans les ſujets feints, elle ne trouve que le caprice & l'imagination de l'auteur; elle eſt déjà

prévenue qu'on la trompe ; & au lieu de s'abandonner aux douceurs de l'illuſion, elle ſe tient ſur ſes gardes, & ſent moins vivement la terreur & la pitié.

D'ailleurs, les ſujets hiſtoriques ſont plus féconds, plus variés, plus circonſtanciés que les autres ; car les combinaiſons de la nature ſont infinies quoique ſimples ; celles de notre eſprit ſont bornées & ſouvent forcées : & ſi, dans un ſujet fabuleux ou imaginé, on ne doit rien employer que de vraiſemblable ; pourquoi ne préfére-t-on pas l'hiſtoire, puiſqu'il n'y a point de fait vraiſemblable dont elle ne fourniſſe des exemples ?

Croit-on donner une plus grande preuve de génie en créant

ſon ſujet? On ſe trompe. Les motifs, les moyens, les circonſtances d'une action, la contexture, en un mot, d'une pièce, eſt auſſi difficile à imaginer que l'action toute entière; & c'eſt dans ce tiſſu que conſiſte l'art du poëte.

Ex noto fictum carmen ſequar, ut ſibi quivis
Speret idem, ſudet multùm fruſtraque laboret,
Auſus idem: tantum ſeries juncturaque pollet,
Tantum de medio ſumptis accedit honoris.

Michel-Ange mérite notre admiration & nos éloges pour avoir eu le talent d'achever les proportions de cette ſtatue antique & mutilée qu'on trouva dans les ruines de Rome.

La tragédie peut ajouter à l'hiſtoire pour l'embellir & la paſſionner; mais elle doit craindre de la

masquer ou de la défigurer. M. K. a évité cet écueil, quoiqu'il ait inventé toutes les circonstances de son action, & l'on n'a jamais réuni tant de vraisemblance & d'imagination; tant d'intérêt
Morale. & de simplicité. Il ne semble avoir fait sa tragédie, comme son grand poëme, que pour faire passer dans nos cœurs les grands sentimens de religion, & l'amour de la vertu dont il est pénétré lui-même. Sa pièce respire partout la tendresse conjugale, l'amour paternel & filial, la douceur & l'humanité, la patience & la résignation, la douleur & le repentir d'une faute expiée par des siècles de souffrances. L'auteur nous y rappelle avec force les grandes vérités de la religion. La justice

divine tempérée par la miséricorde, la foi du Rédempteur, le souvenir de notre origine, & celui de notre mort, la croyance de l'immortalité & d'une vie future. Voilà l'objet du poëte.

Son plan est de la plus grande simplicité. Celle des tragiques Grecs n'alla jamais jusques-là. Je crois même que bien des critiques le trouveront trop simple, trop nud, trop uni; mais si les drames, dont la fable est implexe ou compliquée, qui sont chargés d'incidens & d'épisodes; où si le flux & reflux des passions, le passage alternatif & rapide de l'infortune au bonheur, & du bonheur à l'infortune, suffit pour surprendre & pour intéresser le spectateur, sont dignes des plus grands élo- Plan.

ges, lorſque le développement en eſt facile, naturel & vraiſemblable; quel mérite n'y auroit-il pas à faire naître, indépendamment de ce puiſſant moyen, le même degré d'attention & d'intérêt?

Adam ſent une ſecouſſe violente au-dedans de lui-même, il croit que c'eſt un avantcoureur de ſa mort: l'Ange de la mort lui apparoît & lui prononce ſon arrêt. Mais il ne mourra pas ſans comprendre le ſens de ces paroles, tu *mourras de la mort*. Caïn errant & vagabond eſt conduit par la juſtice divine à la cabanne d'Adam. Caïn maudit ſon malheureux père qui commence à ſentir les horreurs de la mort; il creuſe ſa tombe, il prend des méſures pour éloigner Eve, dont il veut épar-

gner la tendresse; Eve arrive pour lui annoncer le retour de Sunim; les enfans d'Adam se rassemblent, & il meurt en les bénissant. Qu'on imagine un plan plus simple, & qu'on me dise quelles ressources un poëte ne doit pas avoir dans son génie pour produire les plus grands effets avec de si foibles ressorts. Cependant, tout simple que paroît ce plan, il y a un art caché qui produit d'autant plus d'effet qu'il est moins apperçu. Les scènes se préparent, s'enchaînent, se succèdent, se soutiennent mutuellement, & donnent à l'ensemble un accord qui se fait sentir sans être remarqué. La pièce n'a presque pas de nœud, ou plutôt, ce nœud qui consiste dans l'incertitude d'Adam, malgré son pressentiment, & dans Nœud.

l'attente de l'Ange de la mort, eſt dénoué dès la fin du premier acte, lorſque l'Ange a parlé. Rien ne peut plus s'oppoſer à la mort d'Adam, & l'inſtant même en eſt fixé. Dès-lors, le dénouement & la cataſtrophe ſont prévus; &, malgré cela, l'intérêt va toujours croiſſant. Qu'on ne juge donc pas cette tragédie ſelon les règles d'Ariſtote, ou plutôt de ſes commentateurs. Ariſtote fit ſes obſervations d'après les bonnes pièces de ſon temps; & il n'a pas prétendu que la route qu'il traçoit fut la ſeule qui pût conduire au but. La grande règle eſt d'intéreſſer; & qui l'a mieux obſervée que M. Klopſtock?

Dénouement.

Je ſçais que nos jeunes poëtes dramatiques aimeront mieux ſe forger des labyrinthes, mais ils

riſqueront de s'y perdre; ils noueront des intrigues qu'ils ſeront forcés de rompre avec violence: ils ourdiront une trame compliquée, & ils en brouilleront tous les fils. Ils imagineront des incidens, mais ils n'en aſſigneront pas la raiſon; ils ne les feront pas naître du fond du ſujet, ou du caractère dominant de la pièce; & ce ne feront que des hors-d'œuvres. Il n'y a d'incidens dans la pièce de M. Klopſtoct que l'apparition de l'Ange; apparition promiſe à Adam, & préparée au commencement du premier acte; l'arrivée de Caïn envoyé, comme le dit Adam, pour contribuer à l'accompliſſement de l'oracle, *tu mourras de la mort*, le retour de Sunim, Incidens.

dont Adam regrette la perte dans le second acte ; & quels effets ne produisent pas ces incidens ? L'Apparition de l'Ange de la mort est terrible. La scène de Caïn fait dresser les cheveux. Le retour de Sunim précipite l'arrivée d'Eve, & fait naître la situation la plus touchante.

Situations. Il n'y a, à la rigueur, qu'une situation dans la tragédie de M. Klopstock ; c'est Adam, sentant les approches & les atteintes d'une mort inévitable. Mais, comme le poëte en varie les aspects ! avec quel art il en sçait graduer les nuances ! comme tous les mouvemens sont préparés, enchaînés, développés ! D'abord, la seule crainte de la mort trouble & fait trembler Adam ; l'at-

tente d'une apparition terrible le glace d'effroi. Il frissonne au bruit affreux du rocher. L'Ange fait entendre ces paroles foudroyantes, *tu mourras*, *&c.*, Adam est anéanti ; il n'a plus de voix que pour demander grace. Le voilà placé entre un fils dont la douleur irrite la sienne ; un fils vertueux qu'il chérit & qu'il regrette, & une fille aimable qui fait ses délices & dont l'union conjugale s'apprête. Bientôt on lui annonce l'arrivée d'un homme extraordinaire ; sa surprise est égale à son trouble ; il craint, il tremble : c'est Caïn, c'est le perfide Caïn. Quel souvenir douloureux sa présence rappelle à son père mourant ! le massacre d'Abel ; la réprobation du parricide. Mais que

vient faire ce scélérat ? Demander grace à son père, le consoler dans ses derniers momens, lui offrir le spectacle de son repentir & de sa douleur ? Non : il vient l'accabler de malédictions. C'est alors qu'un glaive de douleur déchire les entrailles du plus malheureux des pères. A ce mouvement violent succéde un calme léthargique, une tristesse profonde. Je le vois ici auprès de l'autel sanglant de l'innocent Abel ; là, creusant son tombeau de ses propres mains ; tantôt il se peint l'image affreuse de la corruption ; tantôt il s'oublie lui-même pour ne s'occuper que des malheurs de sa race. Il jette les yeux sur le jardin d'Edem. Quel souvenir amer ! quelle foule de pensées accablantes ! il

revient à ſa tombe ; il y fixe un œil ſombre & mourant : quelle image effrayante ! un ſommeil douloureux s'empare de ſes ſens ; mais quel réveil affreux ! il entend une voix, c'eſt la voix d'Eve ; il ouvre ſes yeux preſque éteints, c'eſt Eve qu'il entrevoit. La douleur eſt à ſon comble, il ſent toutes les horreurs de la mort. Déjà la mère & les enfans arrivent, Sunim eſt avec eux ; Sunim qu'Adam avoit pleuré comme mort. Adam le touche, le reconnoît ; & un ſentiment de joie ſe mêle à l'amertume de ſon ame. L'heure fatale approche ; le délire s'empare de ſon imagination ; mille objets terribles s'y peignent. Il revient à lui, il voit ſon épouſe & ſes enfans proſter-

nés à ſes piés, il les voit & les bénit. Un bruit ſourd rétentit à ſes oreilles; il ſent le coup mortel; il expire.

Voilà par quels degrés l'auteur conduit ſon perſonnage au terme fatal; voilà comment il le fait paſſer tour-à-tour, & naturellement, de la triſteſſe à l'accablement, de la crainte à l'effroi, de l'agitation au calme, du ſentiment au tranſport; il frappe ſon cœur de tous les côtés; il épuiſe ſur lui tous les traits de la douleur; il lui fait boire, juſqu'à la lie, le calice amer de la mort. C'eſt ainſi qu'il nous touche nous-mêmes, qu'il nous agite, & qu'il nous paſſionne. Car, ſi le poëte veut nous émouvoir, il faut que ſon perſon-

Paſſions.

nage ſoit ému, & qu'il le ſoit néceſſairement & par degrés. *Si vis me flere dolendum eſt primùm ipſi tibi, tunc tua me infortunia lædent.* Des mouvemens bruſques, découſus, & qui ne ſont pas motivés, ſont toujours froids, & la peinture exagérée des paſſions nous glace. Le ſpectateur ne ſe laiſſe pas entraîner facilement au dernier terme de la terreur ou de la pitié. De légères émotions doivent diſpoſer ſon ame à de plus vives. Sans ces gradations inſenſibles, la tragédie ne produit aucun effet ; notre eſprit eſt étonné ſans être ſatisfait, & notre ame eſt confondue ſans être touchée. » Voulez-vous, dit M.
» Klopſtoċt lui-même (car il eſt
» auſſi bon critique que grand

poëte) voulez-vous exciter en
» moi une triſteſſe profonde ?
» Que chaque pas que vous ferez
» en avant me prépare à l'impreſ-
» ſion que vous voulez faire ſur
» mon ame ; rappellez-moi cer-
» taines vérités qui diſpoſent mon
» cœur aux mouvemens que vous
» vous propoſez de lui faire éprou-
» ver ; frappez mes ſens par des
» images triſtes que vous leur pré-
» ſenterez ſucceſſivement. Après
» m'avoir arrêté pour quelque
» temps ſur des tombeaux cou-
» verts de fleurs, pouſſez-moi
» dans des antres profonds rem-
» plis de cadavres. Si vous m'y
» entraîniez tout-à-coup & ſans
» précautions, je ſerois accablé
» beaucoup plus que je ne ſerois
» ému. M. Kloſpoct a joint

l'exemple au précepte. Si les perſonnages n'agiſſent pas beaucoup dans ſa pièce, le cœur y eſt ſans ceſſe en mouvement. Le défaut d'action eſt un reproche qu'on fait à notre théâtre ; mais ſi le pathétique y dominoit toujours, comme dans pluſieurs de nos bonnes tragédies, nous gagnerions plus d'un côté que nous n'aurions perdu de l'autre. Que l'action & le pathétique marchent de front, s'il eſt poſſible ; c'eſt le chef-d'œuvre du génie & de l'art. S'il faut choiſir, n'héſitons pas ; la paſſion eſt préférable à tout le reſte ; la paſſion doit règner ſur la ſcène.

Action.

Et qu'on ne croie pas que ces deux choſes ſoient inſéparables. L'action peut être ſuſpendue pour

le moment, ou marcher à pas lents; & la passion toujours croissant, se présenter sous mille formes, & varier ses aspects à l'infini. L'admirable auteur de ce roman sublime, qui renferme un si beau système de morale, & une si prodigieuse connoissance du cœur humain; Richardson, dont l'Angleterre & la république des lettres pleurent la perte récente, nous épouvante & nous déchire au moyen de la plus foible action. Il fait emprisonner son héroïne; & *Clarisse* dans sa prison nous arrache plus de larmes, nous inspire plus de terreur que toutes les morts sanglantes de nos héros dramatiques. Par quel art, par quelle magie opère-t-il ces prodiges? C'est, répond un écri-

vain, qui réunit le goût au ſentiment, c'eſt par la profonde étude qu'il a faite des paſſions : c'eſt parce qu'il a tout préparé, tout mis à ſa place, & qu'il a fait jouer un reſſort après l'autre. C'eſt par ces moyens que M. K. a jetté beaucoup d'intérêt ſur l'action la plus ſimple. Intérêt d'autant plus vif que ſes différentes branches ſe réuniſſent à un centre, & qu'il fixe ſur un ſeul objet les ſens, l'imagination, le cœur & l'eſprit du lecteur. Sans cette unité d'intérêt dans les pièces de théâtre, le ſpectateur placé, pour ainſi dire, entre deux forces égales eſt entraîné tour-à-tour par l'une & par l'autre; il eſt embarraſſé du choix, & les intérêts divers s'entrechoquent & ſe détruiſent. Unités.

Un jeune poëte François eût avidement saisi l'occasion d'enchasser un épisode d'amour dans cette pièce. L'union conjugale de Sélime & d'Eman lui en auroit fourni le prétexte. Il auroit peint cette jeune amante vivement agitée par deux sentimens contraires, le desir & la crainte, l'amour & la douleur. Qu'en seroit-il arrivé ? Sélime auroit partagé l'intérêt, ou plutôt Sélime nous auroit plus intéressé qu'Adam; le personnage principal auroit disparu, & notre attention se seroit trop longtemps fixée sur un sujet subalterne ; sans compter que ces scènes épisodiques auroient nuit à la simplicité du plan, & à l'unité de l'action. Cette unité d'action est très-marquée

quée dans la pièce Allemande, ainſi que l'unité de temps & de lieu. L'action commence le matin, & finit au coucher du ſoleil; elle ſe paſſe toute entière dans la cabane d'Adam.

Caractères.

Les caractères ſont ſimples, mais nouveaux, intéreſſans & ſoutenus. Quelle naïveté touchante dans celui de Sélime! quelle vigueur dans celui de Caïn! le reſpect & l'amour filial accompagnent toujours le vertueux Seth: mais le caractère d'Adam eſt de la plus grande beauté; & au milieu des épreuves les plus terribles & des agitations les plus violentes, ce perſonnage ne ſe dément jamais. L'expreſſion & le ſtyle ſont analogues à la ſimplicité des caractè-

Style.

res & du premier âge du monde. Alors l'expreſſion partoit du cœur, & l'eſprit n'en violoit pas l'ingénuité. On n'avoit encore que des idées paſtorales & champêtres, & toutes les images, toutes les figures étoient empruntées des objets que la ſimple nature offroit aux ſens. De quelle force de génie ne faut-il pas être doué pour ſoutenir ce caractère de ſimplicité; pour ſe tenir en garde contre les expreſſions & les tours recherchés; & cependant pour trouver des images & des façons de parler nobles & grandes, afin d'en revêtir, pour ainſi dire, les divers ſentimens que l'on exprime. C'eſt ce qu'a fait M. K.; c'eſt ainſi qu'il a conſervé, tant dans les ſituations & les ſenti-

mens, que dans le langage, la vraiſemblance qui ſeule eſt la vérité poëtique.

Sa tragédie a beaucoup d'analogie avec celle d'Œdipe à Colone. Ces deux drames ſe reſſemblent par le ſujet, par la ſimplicité de l'action & du plan, la régularité de la marche, quelques ſituations & quelques incidens. Il s'agit dans l'une & dans l'autre de la mort du principal perſonnage : mort prédite par un oracle dans Sophocle, mais dont Œdipe ignore le jour & le moment : mort preſſentie, & bientôt après annoncée par un Ange, & fixée au coucher du ſoleil, dans M. K. : mort enfin dont les deux perſonnages doivent reconnoître les approches à des ſignes cer-

tains. *Apollon m'a annoncé*, dit Œdipe, *que je trouverois la fin de ma misère & de mes jours dans un lieu consacré à de respectables Déesses, & qu'un tremblement de terre, accompagné du tonnerre & des éclairs, seroit l'avant-coureur de ma mort.*

Homme formé de terre, dit l'Ange de la mort à Adam, *avant que le soleil ait franchi la forêt des cèdres, tu mourras de la mort . . . ; à ce dernier moment, le tremblement du rocher, un bruit semblable à l'éclat du tonnerre, frappera ton oreille.*

Dans le premier, c'est un Roi chassé de son Trône & de sa patrie par ses enfans & par ses sujets ; un Roi malheureux, errant, privé de la vue & plongé dans la plus affreuse misère ; qui a laissé à ses deux fils une guerre sanglante &

des malédictions terribles pour héritage. Dans le ſecond, c'eſt le premier père du genre humain, chaſſé d'un lieu de délices & condamné au travail, à la douleur & à la mort, qui tranſmet à ſes enfans la malédiction dont il a été chargé lui-même.

Œdipe maudit ſes enfans, pour les punir & pour ſe venger de leur ingratitude & de leur barbarie. Adam bénit les ſiens, & verſe en mourant des larmes de ſang ſur les malheurs que ſa prévarication a fait tomber ſur leurs têtes. Le premier paſſe le jour de ſa mort entre Antigone & Iſmène, ſes deux filles, dont il reçoit des conſolations & des ſecours au ſein de ſa misère. Le ſecond écarte toute ſa famille, & choiſit le plus ver-

tueux & le plus aimé de ses fils, pour lui confier ses secrets, ses craintes, sa douleur, & pour mourir entre ses bras. Tous deux revoient avec frayeur & pour la dernière fois, l'un par égard pour Thésée, l'autre par résignation à la volonté du Seigneur, un fils barbare & dénaturé.

Thésée dit à Œdipe, en lui parlant de l'étranger qui demande à le voir ; *N'auriez vous pas dans Argos quelque parent ?*

Œdipe.

Ah ! prince, ne m'abandonnez pas.

Thésée.

Qu'avez-vous ?

Œdipe.

Ne me demandez pas. . . .

Thésée.

Quoi ? expliquez-vous.

ŒDIPE.

Vous m'en avez dit aſſez pour me faire connoître l'étranger qui eſt proſterné aux pieds des autels.

THE'SE'E.

Qui eſt-il ?

ŒDIPE.

C'eſt mon fils, Seigneur, mon exécrable fils : c'eſt un ſupplice horrible pour moi de l'entendre ... Seigneur, ne l'exigez pas.

THE'SE'E.

Mais, ſi le titre de ſuppliant m'y oblige, ſongez que je dois reſpecter le Dieu qu'il implore.

ŒDIPE.

J'y conſens.

Sélime dit à Adam, qu'un homme extraordinaire demande à lui parler.

ADAM.

Son front eſt-il découvert ?

SÉLIME.

J'ai entrevu ſur ſon front un ſigne.

ADAM.

C'eſt Caïn, ô Seth! c'eſt Caïn... vas, dis-lui qu'il porte ailleurs ſes pas, qu'il fuye ma préſence : s'il s'obſtine à vouloir paroître devant moi, qu'il vienne, je l'ai mérité, c'eſt Dieu qui l'envoie.

Polynice vient pour demander grace à ſon père ; Caïn pour ſe venger du ſien.

Œdipe lance les plus affreuſes imprécations ſur Polynice ; Adam eſt maudit lui-même par Caïn. Ces deux ſcènes ſont pathétiques & terribles : mais la ſcène allemande l'eſt d'autant plus que, contre l'ordre de la nature & des devoirs les plus ſacrés, c'eſt le fils qui ſe venge de ſon père, & qui le maudit

fur le bord de fa tombe. On tremble qu'Adam ne foit maffacré par Caïn, comme le fut Abel. Rien de fi frappant que le contrafte de la douleur, de la bonté, de la patience d'Adam; & de la fureur, du défefpoir, de la vengeance de Caïn. Qui ne feroit effrayé & attendri, lorfque Caïn fait cette apoftrophe terrible à la vengeance: *O vengeance, dont le feu me dévore! je veux t'affouvir, & voici le jour que j'ai choifi;* lorfqu'il prononce ces paroles foudroyantes: *je veux te maudire*, & qu'Adam lui répond; *& bien, mon fils, vois-tu cette foffe? c'eft la tombe de ton père; c'eft là que tu dois me maudire.*

Que le lecteur compare ces deux morceaux, il verra que M. Klopftoct furpaffe fon modèle, &

qu'il invente lorſqu'il imite. C'eſt ſur-tout dans le dénouement que le poëte Allemand s'élève au-deſſus de Sophocle. Celui-ci met en récit la mort d'Œdipe ; M. K. la met en action. Dans Sophocle, Œdipe ordonne à ſes filles de s'éloigner ; elles font quelques pas, il n'eſt déjà plus. Dans M. Klopſtock . . . ; mais il faut lire, ou plutôt il faut voir cette ſcène attendriſſante, & fondre en larmes avec Eve, Seth & Sélime. C'eſt ici qu'on ſent bien la vérité de cette réflexion d'Horace.

> Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
> Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

J'avois donné dans le Journal étranger du mois de ſeptembre dernier, un extrait de cette tragédie. Je m'étois alors borné à

traduire les ſcènes les plus fortes & les plus touchantes : le ſuccès de cet extrait, l'acceuil favorable que le public fait tous les jours aux poëmes Allemands qu'on tranſporte dans notre langue ; mais, plus que tout cela ; le mérite ſingulier de la pièce de M. Klopſtoct, m'ont encouragé à la traduire toute entière.

Au reſte, je ſens bien ce qui manque à ma traduction, & je n'en accuſe point la langue dans laquelle j'ai écrit : je ne veux pas qu'on lui reproche d'avoir ſervi un ingrat ; ſi j'ai été aſſez heureux pour jetter quelque force & quelque chaleur dans ma verſion, tout ce qu'on y trouvera de beau eſt à M. Klopſtoct ; les fautes ſont à moi. C'eſt aſſez le partage d'un Traducteur.

PERSONNAGES.

ADAM.

CAIN.

SETH.

EMAN, *un des plus jeunes enfans d'Adam.*

SUNIM, *le plus jeune de tous.*

EVE.

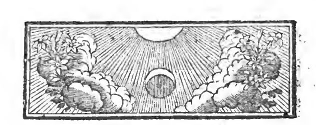
SELIME, *petite-fille d'Adam.*

TROIS MERES, *qui mènent pour la première fois leurs fils à Adam.*

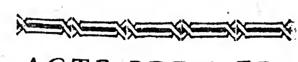
L'ANGE *de la mort.*

La scène est dans une cabane, au fond de laquelle est la demeure d'Adam & l'autel d'Abel. C'est devant cet autel qu'Adam offre ses vœux & ses prières à son créateur.





LA MORT D'ADAM.

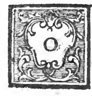


ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SELIME & SETH.

SELIME.



O Jour heureux ! jour consacré à l'amour conjugal, que ta lumière est pure & vive ! ô combien le plaisir que je goûte en ce jour surpasse tous les plaisirs des autres jours de ma vie ! Eve a voulu voir elle-même de quelle manière les jeunes filles embellissent ma cabane nuptiale;

aux branches dont elle eſt formée, elle veut de ſes mains maternelles entrelacer quelques rameaux. Je viens de cueillir des fruits exquis ; je les ai poſés ſur l'herbe tendre, afin que mes frères & mes sœurs puiſſent ſe rafraîchir au ſortir de la cabane. Autour de ces fruits j'ai arrangé des grappes de raiſin ; la plus belle ſera pour Eman ; je l'ai cachée exprès ſous des feuilles vertes, où brilloient encore des gouttes de roſée. O joie ! ô bonheur ! le ſage, le vertueux Eman daigne choiſir Sélime ! Eman aime Sélime ! lorſque le ſoleil deſcendra ſous l'horiſon, les filles d'Adam viendront lui préſenter, pour la première fois, ceux de leurs fils qui comptent déjà trois années, afin qu'il les béniſſe. Enſuite ce père fortuné, le cœur rempli de joie & d'amour, nous conduira lui-même à la cabane, & au lit nuptial.... Mais, mon frère, pourquoi ce regard ſérieux ? D'où vient que le ſourire expire ſur vos lèvres?

SEHT.

Chère Sélime, le ſentiment de ton bonheur pénètre mon ame, cette penſée l'occupe toute entière ; & je te parois ſérieux ?

SÉLIME.

Mais... vous me parlez... vous me ré-

pondez d'une voix .... qui malgré vous, mon frère, décèle un chagrin profond.

SETH.

Ah! ma sœur, quel secret puis-je avoir pour toi? J'avois résolu de me taire; mais ma sincérité, tes craintes, ton trouble, tes inquiétudes, tout me force de t'ouvrir mon cœur. Cependant, que le poids du chagrin n'accable point ton ame. J'aime si tendrement mon père ... hélas! tandis qu'à l'entrée de la cabane, tu suivois des yeux Eve qui s'éloignoit, je l'ai vu prosterné devant l'autel d'Abel; la douleur étoit peinte sur son front : il paroissoit plongé dans de tristes pensées .... mais l'excès de ma tendresse m'allarme peut-être sans sujet.

SÉLIME.

Voulez-vous que j'aille le trouver? Je prendrai ses mains, je les serrerai tendrement dans les miennes; j'attacherai sur lui des regards pleins d'amour : je le prierai, je le conjurerai de vaincre sa tristesse .... Mon frère, quel torrent de larmes coule tout-à-coup de vos yeux! Ah! vous me cachez de plus grands malheurs.

SETH.

Hélas! pourquoi n'es-tu pas encore à l'en-

trée de la cabanne! tu ébranles, tu déchires mon ame. Je fais de vains efforts, pour garder mon ſecret, il m'échappe. O Sélime, jamais je n'ai vu notre père tel qu'il vient de s'offrir à mes yeux. Il paſſoit près de moi; une horrible pâleur lui couvroit le viſage, ſes pieds chanceloient, il traînoit avec effort ſes membres tremblans & ſon corps affoibli; ſes yeux immobiles étoient fixés ſur moi; & cependant il ne m'a point vu; il entre, il porte ſes pas vers l'autel; je l'entends prier à haute voix; je le vois frémir & trembler: ſes paroles étouffées par la douleur, ne ſortoient de ſa bouche, que rompues par les ſoupirs. Dès que tu es arrivée, j'ai ceſſé de l'entendre. Tu l'as voulu, Sélime, je ne t'ai rien caché . . . . Mais, n'entends-tu point ſes pas ? C'eſt lui-même, il s'approche.



SCENE II.

ADAM, SETH, SÉLIME.

ADAM.

(*à part*) QUE vois-je, Seth & Sélime ! (*haut*) Ce jour est un jour de ténèbres & de terreur. Il sera brillant pour toi, ma chère Sélime, Pars, va trouver ta mère, va cueillir des fleurs avec elle, pour orner ta cabane, & pour te parer au moment de tes noces. Dis-lui que c'est moi qui l'ordonne, & que c'est pour te soumettre aux volontés de ton père, que tu n'observes pas en ce jour les usages des épouses nouvelles.

SÉLIME.

O mon père, j'obéis. (*Sélime, en sortant, exprime par ses gestes & ses regards, sa tendresse & ses inquiétudes pour son père*).



SCENE III.

ADAM, SETH.

ADAM.

LA belle ame que celle de Sélime! N'as-tu pas vû, lorſqu'elle a été forcée de s'éloigner, comme ſes regrets & ſa tendreſſe ſe peignoient dans ſes yeux & dans ſes geſtes? Que le ciel la comble de ſes dons. O mon fils! dans peu je ne la verrai plus. Elle eſt aujourd'hui ce que fut ma chère Eve dans ce temps heureux où la malédiction n'étoit pas encore tombée ſur la terre. Dieu puiſſant! répands ſur elle tes bénédictions. Mais toi, ô mon fils! toi, le meilleur de mes fils, écoute-moi: tu connois, je le ſçais, l'Etre ſuprême, Créateur de tous les Etres; tu adores ſes deſſeins. Tu es homme, & je puis éprouver ta force & ta vertu. Je ne veux rien te cacher.... approche toi .... Seth ..... mon fils; (*il l'embraſſe*) je meurs aujourd'hui.

SETH.

O mon père! ô Adam! ô mon père!

ADAM (*à part.*)

Il eſt épouvanté, il garde le ſilence . . .

Ah ! bientôt le ſilence de la mort fermera ma bouche, & pour toujours. (*à Seth*) Reviens à toi, mon fils, ta douleur me pénètre, & je ſens que mon cœur ſe briſe ; mais, ô Seth ! tu n'en dois pas moins prêter une oreille attentive à mes paroles. Une voix bien plus épouvantable frappa ton malheureux père, lorſqu'il entendit pour la première fois le nom, le terrible nom de la mort. Toi ſeul de tous mes enfans, tu me verras mourir ; toi ſeul, tu me prêteras les derniers ſecours. Oui, Je ſuis auſſi certain de mourir aujourd'hui, que je fus certain de ma vie le jour que je me levai du ſein de la Terre, que j'ouvris les yeux, & que je contemplai le Ciel.... J'étois aſſis devant ma cabane, je n'étois occupé que de la douce penſée d'unir Eman avec Sélime, & d'aſſurer leur bonheur : tout-à-coup une ſecouſſe violente & plus rapide que la penſée, ébranle tous mes ſens. Ce n'étoit point un mouvement de crainte, ou de douleur ; non c'étoit l'approche de la mort. La mort, ſemblable à un torrent, s'eſt répandue dans toutes mes veines ; elle a fait trembler tous mes os. A la violence de cette ſecouſſe a ſuccédé un engourdiſſement univerſel. Si elle eût duré plus longtemps, ma langue ſeroit enchaînée, comme la tienne l'eſt à préſent, & la douleur

ne m'arracheroit que des fons inarticulés & confus. O mon fils! ô Seth, mon bien aimé, & le frère d'Abel! Je ne prétends pas me plaindre de mon fort. La plaint , hélas! n'eſt pas faite pour Adam. Lorſque j'ai ſenti cette ſecouſſe terrible, la triſte penſée de la mort s'eſt élevée dans mon ame. Ah! me ſuis-je dit, ce jour eſt le dernier de mes jours. Je ne puis arracher ce noir preſſentiment du fond de mon cœur. Je ne puis éloigner cette idée de mon eſprit. La crainte me pourſuit en tous lieux; elle circule dans mes veines; elle eſt empreinte dans mes yeux.... enfin, le cruel ſouvenir d'un événement que tu ignores, eſt un ſurcroît de douleur dont le poids m'accable dans ce jour affreux. L'arrêt ſuprême venoit d'être lancé contre moi, & le premier mouvement de terreur étoit à peine calmé, lorſque l'Ange de la mort parut debout devant moi: Adam, me dit-il, tu me verras encore; je reviendrai le jour que le ſens de ta ſentence ſera découvert à ton eſprit. O mon fils! j'attends avec effroi cette apparition terrible, & qui ſeroit mille fois plus redoutable pour moi, ſi elle ne m'eût pas été annoncée. Lève les yeux, ô mon fils! lève les yeux au ciel. Le Juge ſuprême veut bien mêler quelques douceurs à l'amertume de ma triſteſſe. Je ſens que l'horrible

prédiction n'est pas encore tout-à-fait accomplie ; je ne comprends pas encore le sens profond & caché de ses paroles terribles : *Tu mourras de la mort*. Quel tourment, ô mon fils ! tu en seras témoin. Hélas ! ce n'est point la mort que je crains ; des siècles entiers se sont écoulés depuis que je m'y prépare, mais j'en dois sentir toutes les horreurs.

SETH.

O mon père ! ô ciel ! vous voulez donc mourir ?

ADAM.

O mes enfans ! ô ma chair & mon sang ! avec quel plaisir je demeurerois avec vous !

SETH.

Restez donc, ô mon père, vivez au milieu de vos enfans, & cessez de vouloir mourir.

ADAM.

O mon fils, mon cher fils, laisse-moi ; mon ame est attachée à la tienne ; tu lui imprimes tous les mouvemens qui t'agitent. Laisse-moi, te dis-je. Adorons ensemble le juge redoutable qui a prononcé ma sentence de mort.

SETH.

Sans doute, il faut l'adorer ; mais, mon

père, votre tendresse pour vos enfans est extrême ; la crainte de vous en séparer, vous fait regarder comme un avant-coureur de la mort cette vive émotion qui pouvoit naître de la vigueur de votre santé, de cette santé ferme & robuste, qui a résisté à tant de siècles.

ADAM (*à part*).

Que puis-je répondre au plus cher de mes enfans ? (*haut*) Malheureux que je suis ! l'Ange de la mort est peut-être auprès de moi ; sa présence inopinée va peut-être marquer l'instant fatal que je redoute. Ange terrible éloigne-toi, épargne aux yeux de mon fils ton aspect redoutable... (*à Seht*) Mon fils, voilà l'autel d'Abel ; tu vois le sang dont il est teint ; tourne tes pas de ce côté, élève tes mains au Ciel ; que le Ciel exauce tes vœux ! s'il ajoute un seul jour à mes années, ce jour sera le fruit de tes prières.

SETH.

O mon père, je vous obéis.



SCENE IV.

ADAM, *seul.*

Il est parti : mais ses prières fussent-elles encore plus ferventes, grand Dieu, tu ne daigneras point les exaucer .... quel sentiment d'horreur se réveille encore au fond de mon ame ? L'engourdissement cesse, la terreur & l'effroi s'emparent de mon cœur ; ils traînent la mort avec eux. Oui, je commence à la sentir ; Je porte encore mes pas tremblans sur la poussière, & bientôt la poussière couvrira mes membres desséchés. Mais, si Eve m'a bien-aimée, si mes enfans sont témoins de ma mort ! O pensée effroyable & mille fois plus cruelle que l'image affreuse de mon corps livide & corrompu ! Eve, la plus tendre & la plus chérie des épouses qui existeront jamais sur la terre ; Eve, chère compagne qui fus créée avec moi, peut-être hélas ! dois-tu mourir avec moi : toi seul tu le sçais ; ô toi qui lanças contre nous l'irrévocable arrêt dont je vais subir la rigueur.

SCENE V.

ADAM, SETH.

ADAM

MON fils, te voilà de retour; as-tu imploré le Tout-Puiſſant?

SETH.

Je ne priai jamais avec tant de ferveur; la triſteſſe & la terreur ont accompagné mes ardentes ſupplications.

ADAM.

Écoute, Seth; ſi par malheur Eve & ſes filles venoient nous ſurprendre! hélas! elles me verroient mourir: vas, mon fils, cours, dis-leur que je vais offrir un ſacrifice, & que je veux être ſeul juſqu'à ce que le ſoleil s'abbaiſſe derrière les montagnes voiſines.

SETH.

Non, mon père; non, je ne puis vous abandonner. J'ai toujours été ſoumis à vos volontés, vous le ſçavez; mais, dans ce moment, mon cœur ne peut ſoutenir l'affreuſe idée de s'éloigner de vous. Sélime vient de partir accablée de douleur, & plongée dans l'amer-

tume

tume : elle avoit vu ma triſteſſe ; elle m'a preſſé de lui en découvrir le ſujet. Je n'ai pu réſiſter à ſes larmes ; je lui ai peint l'état horrible où mes yeux vous ont ſurpris lorſque vous vous traîniez vers l'Autel.

ADAM.

Ciel ! elles vont donc venir ; j'y conſens, je ſuccomberai plutôt à ma douleur.

SETH.

J'entends quelqu'un, on s'approche, c'eſt Sélime elle-même.

ADAM.

Quoi, ſitôt ! ô mes enfans ! ô le plus infortuné des pères !



SCENE VI.

ADAM, SETH, SÉLIME.

ADAM. (*à part*)

La Pâleur de la mort couvre son front; tel étoit le visage d'Abel, lorsque je le vis étendu au pied de l'autel. (*à Sélime*) Ma fille, d'où vient cet air d'étonnement & de frayeur? Calme le trouble de tes esprits.

SÉLIME.

Mon père, si je n'ai pas exécuté vos ordres, daignez me le pardonner: ayez pitié de votre chère Sélime. J'allois joindre ma mère & je rappellois dans mon esprit ce que Seth venoit de me dire, quand tout à coup j'ai senti dans mon cœur une atteinte imprévue; mes yeux ont été couverts de ténèbres; l'usage de mes sens a été suspendu; & en revenant de ma léthargie, je me suis trouvée étendue sur l'herbe des champs. Ne vous irritez point si je n'ai pas été jusqu'à la cabane, mais plutôt, ô mon père, (*elle embrasse ses genoux*) dissipez cette tristesse affreuse. Voulez-vous que j'aille cueillir les feuilles les plus fraiches? J'en couvrirai le

siège où vous vous reposez en été : je le placerai à l'ombre, & là vous verrez tous vos enfans se rendre auprès de vous.

ADAM.

Leve-toi, Sélime, leve-toi, la plus chère de mes filles : calme tes inquiétudes ; laisse nous seuls. Il faut que je parle à Seth de choses sérieuses. J'ai visité depuis peu les dehors de la cabane. La vigne ne serpente pas assez autour de cet ormeau touffu dont tu prends soin : va, ma fille, tu sçaisque ce bel arbre fait mes délices ; je le préfère à toutes les plantes qui croissent au-tour de ces lieux ; va, Sélime, & rassure-toi.



SCENE VI.

ADAM, SETH, l'ANGE *de la mort.*

ADAM.

ENCORE un moment, & je ne pouvois plus lever mes triftes yeux fur elle. Ah! mon fils, tu ne fçaurois comprendre à quel point je fens l'excès de mon malheur! Sélime, cette innocente fleur, qui touche à fon printemps, va bientôt fe faner & tomber en pouffière. Toutes les filles de fes filles tomberont en pouffière comme elle : tu le fçais, ô mon fils, toi qui comprenois mieux que mes autres enfans ce que je racontois des temps qui fuivirent de près ma création. Je mourrai donc, & tous mes enfans mourront après moi. J'en friffonne d'horreur. O tourment affreux! ô penfée accablante! tu pèfes plus fur mon cœur qu'un énorme rocher, Va, mon fils, n'épargnes rien pour confoler ta fœur : pour moi, je vais creufer près de l'autel d'Abel, la tombe où tu dépoferas ma dépouille mortelle.

SETH.

Non, mon père, je ne vous abandonne point, non vous ne creuſerez point votre tombeau. Je vous en conjure au nom du Tout-Puiſſant; mon père, ne creuſez point votre tombeau.

ADAM.

Abel repoſe ici, & j'y repoſerai avec lui. Aimez-vous mieux, mon fils, voir mon corps, en proie à la corruption, tomber en lambeaux ſous vos yeux?

SETH.

Dieu terrible! à quelle épreuve nous as-tu réſervés?

ADAM.

La terreur & l'effroi deſcendent de ſon trône & m'environnent de toutes parts; je ne puis plus jetter les yeux ſur toi; je ſuis forcé de détourner mes regards. Oh ciel! quelle ſecouſſe violente ébranle mes os & mes nerfs! jour ténébreux! jour épouventable! entends-tu, mon fils, entends-tu le tremblement des rochers....? Il porte ici ſes pas .... il s'avance vers nous .... tu l'entends. La colline qui touche à la cabane, s'agite avec violence. Déjà l'Ange terrible s'arrête; le vois-tu, mon fils? *Le théatre s'obſcurcit.*

prête à subir mon arrêt; mais, daigne le conjurer d'adoucir mon agonie.

SETH.

O mon père! je veux mourir avec vous. Pourquoi vous séparez-vous de moi? où allez vous?

ADAM.

Adorer l'Eternel.



SCENE VIII.

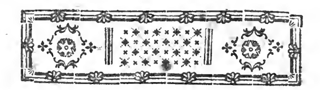
SETH *seul.*

O DOULEUR trop amère ! douleur inexprimable ! tu me déchires le çœur, tu m'entraînes dans la tombe de mon père. O toi le premier & le meilleur de tous les pères ! Père de tous les enfans qui reposent sur le sein de leurs mères, & de ceux qui naîtront dans la suite des siècles ! Helas ! les miens ne verront pas tes cheveux blancs. Jour de mort ! jour de la mort de mon père ; tu n'as précipité ton arrivée, que pour éprouver si je crains, si j'adore l'Eternel.... J'irai avec Adam, j'irai me prosterner avec lui au pied de l'autel ; ce bras tremblant l'aidera, s'il en a la force, à creuser son tombeau : son tombeau ! le tombeau de mon père !.... *avant que le soleil ait franchi la forêt des cèdres* ! ô parole terrible ! ô vengeance épouvantable.

Fin du premier acte.



Acte. II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADAM, SETH.

ADAM *appuyé sur l'autel devant sa tombe.*

QUE l'aspect de cette terre est effroyable, ô mon fils! non, ce n'est plus cette terre fertile, où je voyois éclorre de toutes parts les rose odoriférentes, où les cèdres jettent leurs racines profondes. C'est ici que je dois retourner en poudre, moi qui fus créé par la main toute-puissante de l'Eternel; moi qui ne suis pas né d'une femme mortelle! je sens, je sens que le moment fatal n'est pas loin. mes yeux s'obscurcissent; mon bras est tremblant, mon pied se meut à peine, je respire avec effort. Le sceau de la mort est profondément gravé dans les réplis les plus secrets de mon corps; au froid mortel qui se glisse dans mes veines, à la tristesse qui

me serre le cœur, je sens que je meurs de la mort. Ce n'est plus le sommeil qui s'empare de mes sens. A chaque instant les ténèbres s'épaississent sur mes yeux. Viens, mon fils, avant que le monde s'anéantisse pour moi, je veux profiter de la foible lumière qui me reste, & promener mes derniers regards sur une espace plus vaste que cette tombe. Ouvre la cabane du côté qui regarde le jardin d'Eden. Que mes yeux contemplent encore une fois ce séjour délicieux, que je respire encore une fois l'air de la vie.

SETH.

Voilà les montagnes d'Eden.

ADAM.

Je ne les vois plus : peut-être le soleil est-il enveloppé de nuages.

SETH.

Les nuages sont épais, mais ils ne cachent pas tout l'éclat du soleil.

ADAM.

Est-il encore loin de la forêt des cèdres ?... Mais non, ne me le dis pas, je te le demanderai bientôt.

SETH.

Le voilà qui se cache sous un voile de nuées.

ADAM.

Hélas, quand même il se montreroit encore dans tout son éclat, quand sa lumière seroit plus pure encore .... ; c'en est fait, je ne le reverrai plus. Retournons à mon tombeau ; je ne veux plus en détourner mes yeux. Viens, mon fils, soutiens-moi.

SETH.

Ah! mon père.

ADAM, (*tournant les yeux du côté d'Eden.*)

Beaux lieux, champs fortunés, montagnes superbes où mille fontaines jaillissent, où mille-sources tombent en cascades! vallons toujours couverts d'un ombrage frais & délicieux ; & vous, enfans des monts & des vallées, plantes innombrables qui courbez votre tête docile sous le pied du voyageur, ou qui l'élevez fièrement dans les airs : heureuses & fertiles campagnes qui me fûtes si chères, où j'ai coulé des jours si fortunés, où j'ai vu tous mes enfans & tant d'êtres vivans rassemblés au-tour de moi ! jardin d'Eden, agréable séjour de toutes les délices....! ah ! je ne puis, sans répandre des pleurs, me rappeller le souvenir de tes charmes ; lieux sacrés! je ne veux plus vous profaner par mes larmes. Dans ce jour, le dernier de mes

jours, je vous dis adieu, je vous dis un éternel adieu. Hélas! vous conſerverez à jamais la trace des malheurs qu'entraîna ſur vous & ſur moi la malédiction céleſte : mon fils, éloignons nous de ces lieux; je diſtingue à peine la terre du fleuve qui l'arroſe. Ah! quel ſupplice pour mon cœur, lorſque mes triſtes yeux, fermés tout-à-fait à la lumière, ne reconnoîtront plus le meilleur de mes fils (*à part*). Mais tout ſon corps friſſonne; je dois raffermir ſon courage (*haut*): mon fils, je tremble que Sélime n'arrive; je ne pourrois ſoutenir le ſpectacle de ſa douleur.

SETH.

Mon père, je ne vous cacherai rien. J'ai cru voir Sélime inquiete, égarée; ſes pas erroient à l'avanture; un moment elle a paru ſur la porte de la cabane; bientôt elle y eſt entrée.

ADAM.

Crois-tu que je puiſſe lui cacher l'horreur de mon état? Les ſignes de la mort paroiſſent-ils ſur mon front? Tu détournes les yeux.

SETH.

Chaque mot qui ſort de votre bouche eſt un nouveau trait qui me perce le cœur; ô mon père! une horrible pâleur couvre votre

viſage. Je n'ai point vu mourir Abel, mais j'ai vu expirer, à la fleur de ſes ans, un tendre enfant dont vous avez ignoré le ſort funeſte.

ADAM.

Je trouverai donc auprès d'Abel un autre de mes fils. Ah! de combien de mes enfans ne m'aura-t-on pas caché la mort? Mais dis-moi, mon fils, celui que tu vis expirer, craignoit-il le Tout-Puiſſant?

SETH

Son ame étoit pure & ſans taches; la mort peinte ſur ſon viſage, n'avoit rien d'effrayant; &, lors même qu'il expiroit, un ſourire céleſte embelliſſoit ſa bouche: mais hélas! dès qu'il fut mort, mes yeux ne purent plus ſupporter ce ſpectacle touchant... mon père, voilà Sélime.

ADAM.

O père malheureux! Sunim, le plus jeune de mes fils a diſparu, & c'eſt en vain qu'on l'a cherché.



SCENE II.

SÉLIME & *les autres.*

SÉLIME.

Je reviens de nouveau, mon père, malgré vos ordres, & j'implore votre bonté paternelle; daignez m'écouter, je vous en conjure. Un homme... je n'en avois jamais vu de ſemblable... il erre autour de la cabane, il me menace, c'eſt à vous qu'il veut parler; j'en ſuis encore épouvantée. Sans doute, il exiſte en d'autres lieux une race d'hommes qui ne ſont pas vos enfans; non certainement, il n'eſt pas fils d'Adam.

ADAM.

Son air? ſes traits?

SÉLIME.

Sa taille eſt grande, ſon air eſt menaçant; il a les yeux creux & le regard terrible; il eſt couvert d'une peau luiſante & tâchetée: il porte dans ſa main une lourde maſſue toute hériſſée de nœuds: ſon viſage eſt pâle & brûlé du ſoleil. Mais hélas! ſa pâleur ne reſ-

ſemble point à la votre. Ah mon père ! mon père.

ADAM.

Son front étoit-il découvert ?

SÉLIME.

A peine ai-je oſé lever ſur lui mes timides regards, mais j'ai entrevu ſur ſon front un ſigne .... que je ne puis décrire ...; je ne ſçais quoi de terrible & de foudroyant....

ADAM.

C'eſt Caïn, ô Seth, c'eſt Caïn ! le Seigneur l'envoye pour me rendre la mort plus amère.. va, Seth, va voir s'il eſt vrai que Dieu l'ait envoyé ; dis-lui qu'il porte ailleurs ſes pas : dis-lui qu'il fuie ma préſence. S'il s'obſtine à vouloir paroître devant moi, qu'il vienne ; c'eſt Dieu qui l'envoye : je l'ai bien mérité. Mon fils, couvre cet autel, afin que le ſang de ſon frère maſſacré ne bleſſe point ſes yeux.



SCENE III.

ADAM, SÉLIME.

SÉLIME.

MON père, pourquoi cette fosse nouvellement creusée au pied de l'autel ?

ADAM.

Ma fille, n'as-tu jamais vu de tombeau ?

SÉLIME.

Un tombeau, mon père !

ADAM (*à part*).

O jour trop amer ! Caïn va bientôt paroître, & Sélime est ici.

SÉLIME.

Mon père, daignez me répondre; êtes-vous irrité contre Sélime ? Hélas ! il fut un temps ou vous m'appelliez votre chère Sélime.

ADAM.

Tu l'es encore, tu es ma fille bien-aimée.

SÉLIME.

Vous disiez tout-à l'heure que Ca n étoit venu pour vous rendre la mort plus amère ;

hélas! je respire à peine, & ma voix s'éteint. Ah, mon père, quoi! voulez-vous déjà mourir?

ADAM.

Ma fille, ne t'afflige pas; nous sommes sortis de la poussière, & nous retournerons en poussière. Ainsi Dieu l'a prononcé lui-même; tu le sçais, ma fille: long-temps avant que tes yeux fussent ouverts à la lumière, l'âge avoit blanchi mes cheveux..... Mais, si Caïn....

SÉLIME.

Ah! mon père (*elle embrasse ses genoux*); par votre tendresse paternelle, par cet amour que vous eûtes pour Abel, & qu'Eman & Seth partagent aujourd'hui; par ces tendres enfans qui seront bénis aujourd'hui de votre main; je vous en conjure, vivez, ô mon père, ne mourez pas encore.

ADAM.

O fille trop chère à mon cœur, leve-toi, les voici.



SCENE IV.

ADAM, CAIN, SETH, SÉLIME.

CAIN.

Est-ce Adam que je vois ? Adam, tu ne pâlissois pas autrefois à l'aspect des hommes que ton crime a rendus malheureux.

ADAM.

Arrête, regarde cette jeune fille dont les yeux sont remplis de larmes; Respecte sa douleur, & ne souille point son innocence par tes blasphêmes.

CAIN.

Son innocence ! en est-il resté sur la terre depuis qu'Adam a eu des enfans ?

ADAM, (*à Sélime*)

Retire-toi ; Sélime ; Seth te rappellera quand il en sera temps.



SCENE V.

ADAM, CAIN, SETH.

ADAM.

CAIN, pourquoi m'as-tu défobéi ? pourquoi viens-tu dans ce féjour de paix ?

CAIN.

Dis-moi d'abord quel eft celui qui m'a amené devant toi ?

ADAM.

C'eft Seth, c'eft mon fecond fils.

CAIN.

Traite moi fans pitié ; je n'en demande point. C'eft ton troifième fils ; Eh bien, Adam, je fuis venu pour me venger de toi.

SETH.

Cruel ! tu veux donc à mes yeux égorger ton père de tes propres mains.

CAIN (*à Seth*).

Avant que tu fuffes né, j'étois déjà malheureux ; laiffe nous parler. Mon père, je n'en veux point à vos jours.

ADAM.

Et de quoi prétends-tu te venger?

CAIN.

De m'avoir donné la vie.

ADAM.

O le premier né de mes enfans! est-ce là ce qui excite ta vengeance?

CAIN.

Oui, je veux me venger du meurtre que j'ai commis, du meurtre d'Abel, dont le sang s'éleve vers le ciel, & crie vengeance contre moi; je veux me venger d'être le plus malheureux de tous les enfans qui sont nés & de tous ceux qui doivent naître un jour. Accablé de mon crime & de ma misère, errant & vagabond, je porte mes pas de tous côtés, sans trouver de repos sur la terre, & sans espoir d'en trouver dans le ciel; voilà, voilà de quoi je veux me venger.

ADAM.

Avant que je t'aye ordonné de ne jamais paroître devant moi, ta bouche a vomi cent fois les mêmes reproches. J'y ai répondu, mais tes paroles n'avoient jamais frappé mon cœur aussi vivement que dans ce jour, le plus cruel, le plus horrible de mes jours.

CAIN.

Je ne fus jamais ſatisfait de tes réponſes. Si, dans ce jour, la force de la vérité pénètre plus avant dans ton cœur, ne crois pas que je borne là ma vengeance. Juſte compenſatrice des maux que j'endure; ô vengeance, dont le feu me dévore! je l'ai juré depuis pluſieurs ſiècles; je veux t'aſſouvir: voici ton jour.

SETH.

Malheureux! ſi la fureur ne trouble point tes ſombres regards, jette les yeux ſur ces cheveux que le temps a blanchis.

CAIN.

Eh que m'impo[illegible]! je ſuis le plus malheureux de ſes enfans; il m'a donné cette vie que je traîne dans la miſère, & je veux l'en punir: je ne vois, je ne ſens que mon malheur & mon déſeſpoir. Je veux me venger.

ADAM (*à Seth*).

C'eſt ſon juge & le mien qui l'envoye. (*à Caïn*) Et comment veux-tu te venger de moi?

CAIN.

Je veux te maudire.

ADAM.

O mon fils, c'en eſt trop, ne maudis point

ton père ; je t'en conjure au nom de la miséricorde & du pardon que tu peux encore espérer ; ne maudis point Adam.

CAIN.

Je veux te maudire.

ADAM.

Eh bien, approche, je vais te montrer la place où tu dois lancer ta malédiction sur moi ; viens, suis mes pas, regarde ce tombeau, c'est le tombeau de ton père : c'est là que tu dois le maudire : je meurs aujourd'hui ; l'Ange de la mort est venu me l'annoncer.

CAIN.

Et quel est cet autel ?

SETH.

O Caïn, ô le plus scélérat & le plus infortuné de tous les hommes ! cet autel est l'autel d'Abel ; vois le sang dont il est teint : c'est le sang de ton frère.

CAIN.

Je vois du sein de l'abîme, le courroux & la fureur s'élever contre moi. Cet autel, ce fatal autel m'écrase de son poids, comme un rocher énorme.... où suis-je... ? Où est Adam... ? prête l'oreille, ô Adam ! ma malédiction commence à tomber sur toi dans ce

jour, le dernier de tes jours; que l'agonie dont tu feras accablé, puiffe raffembler les horreurs de toutes les agonies; que l'horrible image de la corruption préfente à ton efprit...

ADAM.

Arrête, ô le premier né de mes fils! arrête: ô fentence de mort prononcée contre moi! voici le moment où je comprends tout le fens que tu renfermes; ceffe, mon fils, ceffe d'irriter ma douleur & mes maux.

CAIN.

Malheureux! qu'ai-je fait? J'ai verfé le fang de mon père; où fuis-je? qui m'arrachera de ce lieu funefte où j'entrevois encore un rayon de lumière? qui me précipitera dans la nuit de l'abîme? Mais, je vois mon père! eft-ce lui? eft-ce une ombre, un fantôme? ah mon père, détourne tes regards; ah, qui m'entraînera loin de toi?



SCENE VI.

ADAM, SETH.

ADAM.

SES cris ont pénétré jusqu'au fond de mon ame ; va, Seth, suis ses pas : hélas ! il est aussi mon fils. Va, dis lui qu'il n'a point porté ses mains sur moi, que je lui pardonne sa fureur ; garde toi sur-tout de lui rappeller que ce jour est le jour de ma mort.



SCENE

SCENE VII.

ADAM (*ſeul*).

Quel eſt donc le ſentiment que j'éprouve? ma miſère eſt au comble, & je ſuis plus tranquille! ô tourmens que j'ai endurés, pourriez vous croître encore à l'approche de ma mort? Ah! s'il eſt vrai, embraſſe toutes les puiſſances de mon ame, calme mortel; enchaîne tous mes ſens, & conduis moi au tombeau, comme une victime que l'on mene à l'autel, entourée de guirlandes. O froid ſépulchre, qu habitent le ſilence & la mort...! bientôt tu me recevras dans ton ſein comme un voyageur fatigué de ſa courſe. Et toi, belle ame, ame céleſte de mon fils Abel, peut-être erres-tu en ce moment au-tour du tombeau de ton père. Ah! mon fils, ſi tu fus préſent lorſque le Tout-Puiſſant chargea l'Ange redoutable de m'annoncer l'heure de ma mort, viens au-devant de mon ame, lorſqu'elle s'échappera de mes lèvres glacées & de mes yeux éteints. Hélas! ta mort, ô cher Abel, fut bien différente de la mienne; baigné dans ton ſang, tu ne pouſſas que trois gémiſſemens, & ta mort fut l'image du ſommeil.

SCENE VIII.

SETH, ADAM.

SETH.

J'AI rejoint Caïn; il étoit étendu sur la terre : du plus loin qu'il m'a vu, il a levé la tête, il s'est écrié, je me meurs; apporte-moi de l'eau de cette fontaine pour éteindre la soif qui me brûle. Je puise de l'eau, je la lui présente, il se désaltère : alors je lui ai adresse les paroles dont vous m'aviez chargé. Il se leve tout à coup, il fixe ses regards sur moi, il sembloit vouloir pleurer, mais les larmes se refusoient à ses yeux. Il est mon père, m'a-t-il dit enfin, il me pardonne, eh bien, que le ciel lui pardonne aussi.

ADAM.

C'en est assez, mon fils.

SETH.

Mon père, vous me paroissez tranquille.

ADAM.

Je le suis en effet.

SETH.

Je ne sçais moi-même ce qui se passe au

fond de mon cœur ; le calme y renaît : eſt-ce langueur ? eſt-ce une force ſurnaturelle qui me ſoutient ?

ADAM.

Eprouvons, mon cher fils, ſi cette tranquilité a jetté des racines profondes dans notre ame, ou ſi elle eſt fauſſe & trompeuſe : réponds moi, Seth, en revenant ici, as-tu vu le ſoleil ?

SETH.

Il étoit à demi couvert de nuages, & il a déjà fait la plus grande partie de ſon cours.

ADAM.

Déjà ! mon fils, leve les yeux, regarde ſi les nuages s'éclairciſſent & ſe diſſipent .... ; vois ſi ta mère arrive... hélas ! je me ſens encore accablé d'une triſteſſe mortelle. Malheureux, ſi je la revois ! plus malheureux encore, ſi je ſuis condamné à ne la revoir jamais. Que faire ! l'appellerai-je ? lui fermerai-je l'entrée de la Cabane ?

SETH.

Les nuées ſont toujours épaiſſes, & je ne vois point paroître ma mère.

ADAM.

Que puis-je faire ? Je m'abandonne à la volonté de cet Etre ſuprême qui règla le cours du ſoleil, & qui dicta lui-même à l'Ange de

la mort, l'arrêt qu'il m'a prononcé. Que sa volonté s'accomplisse, ô mon fils, le premier né de mes fils, puisque Caïn m'a maudit, & qu'Abel ne vit plus. Quand la pesante vieillesse courbera ton corps, & que tes cheveux blancs ombrageront ta tête, les enfans de mes enfans & mes arrières neveux se rassembleront autour de toi, ils te diront; ô vous qui avez vu mourir notre père Adam, dites nous quels furent les dernières paroles que sa bouche prononça dans ses derniers momens; tu leurs repondras (hélas! mon cœur se déchire); tu leur répondras: peu de temps avant sa mort, il s'appuya sur moi & s'écria; ô mes enfans! la même malédiction, cette malédiction terrible qui me poursuit, va vous poursuivre également; c'est moi qui l'ai attirée sur vos têtes. L'Etre tout puissant qui m'avoit créé immortel, plaça devant moi la vie & la mort; je pouvois choisir: insensé que j'étois! je voulus être plus qu'immortel, & je choisis la mort... Mais, qu'entends-je? Les montagnes retentissent de hurlemens affreux & de cris lamentables; une tristesse muette & profonde habite les vallées; ô spectacle affreux! le père ensevelit sa fille, la mère prépare un cerceuil à son fils. Plus loin, des enfans éplorés rendent les devoirs funèbres à leur mère.... c'est une veuve désolée qui

embrasse le corps glacé de son époux .... je vois une tendre sœur arroser de ses larmes le tombeau de son frère ... un ami malheureux couvre de terre son ami qui n'est plus ; l'épouse future creuse une tombe à son futur époux .....: ô mes enfans ! si mon tombeau se présente à vos yeux, n'en détournez point vos regards ; ne maudissez point ma cendre & ma mémoire. Que plutôt le souvenir de votre père infortuné, que l'aspect de sa tombe excite votre pitié : me la refuseriez-vous, lorsqu'un Dieu, qui daignera se faire homme, un Dieu qui sera un jour l'espérance, la joie & le salut du genre humain, a eu lui-même pitié de moi. Dis-leur, mon fils, que sans ce rédempteur j'eusse été écrasé sous le poids horrible de ma mort, & anéanti aux yeux du Créateur.

(Il s'assied sur l'autel auprès de sa fosse).

SETH.

Sa tête se panche, ses yeux se ferment ; hélas ! il meurt. O Adam ! ô mon père ! respirez vous encore ?

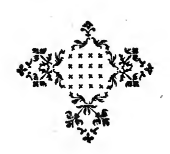
ADAM.

Laisse moi ; je goûte je ne sçais quelle douceur au milieu des atteintes de la mort .... voici mon dernier sommeil.

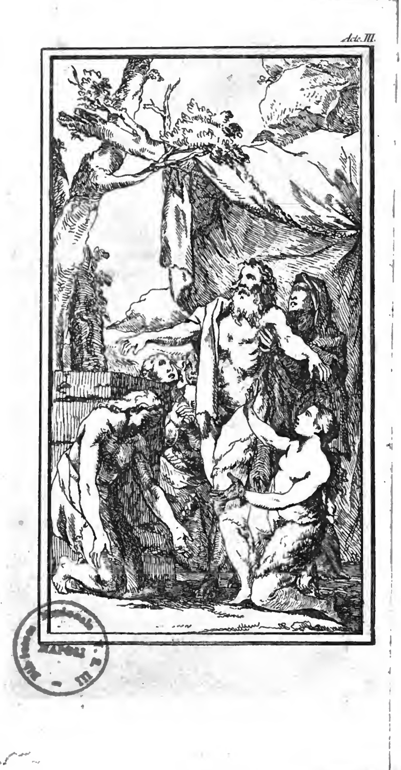
SETH.

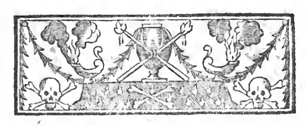
Comme il s'endort tout d'un coup ! quel doux ſommeil ferme ſes yeux ! je veux couvrir cette tête ſacrée. O le meilleur des pères ! non, je ne maudirai point vos cendres .... Mais, que vois-je ? hélas ! le ſoleil touche à la fin de ſa carrière .... quel autre objet frappe ma vue ? ſeroit-ce ma mère ? elle ne vient jamais ſeule ; ſes enfans l'accompagnent toujours ... c'eſt elle .... c'eſt elle-même.... Mon cœur ſe briſe de toutes parts ; accablé ſous le poids de ma propre douleur, je ſentirai bientôt de plus vives atteintes. Je me retire pour ranimer mon courage abbatu, & pour me préparer à ce dernier & terrible coup.

Fin du ſecond Acte.



Acte III.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EVE *d'un côté*, SÉLIME *de l'autre.*

SÉLIME.

VOILÀ ma mère infortunée qui s'approche ; mes yeux ne pourroient jamais soutenir son aspect. (*elle sort*)

EVE.

Quelle solitude ! quel silence ! où est Adam ? que fait Seth ? où trouverai-je Sélime ? où sont-ils ? Qu'ils paroissent ; qu'ils partagent ma joie & mon bonheur. O jour heureux ! ô la plus fortunée de toutes les mères !



SCENE II.

SETH, EVE.

SETH, (*sans être vû de sa mère.*)

O douleur funeste! douleur de sang! ne te peins point sur mon visage. Puissances célestes, donnez moi la force de soutenir sa présence.

EVE.

Je vois mon fils Seth : ô mon fils, je suis la plus fortunée de toutes les mères. Où est Adam? Non, rien ne peut égaler les transports de joie que j'éprouve.

SETH.

Mon père repose.

EVE.

Où repose-t-il? que je l'éveille, que je lui fasse part de mon bonheur.

SETH.

A peine le sommeil a-t-il fermé ses yeux; ma mère, je vous en conjure, laissez le jouir encore de quelques momens de repos.

EVE.

Non ; je cours à lui : il faut que je l'éveille. O joie ! ô bonheur !

SETH.

Encore une fois, ne troublez point son sommeil ; ce n'est plus moi, c'est lui qui vous en prie : il m'a chargé de vous le dire.

EVE.

Son sommeil ne sera pas long ; il sera troublé par les transports de la joie la plus vive. Adam se réveillera bientôt, j'en suis sûre : ah ! mon fils ; j'ai retrouvé le plus jeune de tes frères, j'ai retrouvé Sunim. Il y a long-temps que nous pleurions sa perte ; il s'étoit égaré dans un désert, en cherchant les cabanes de ses frères. Un miracle lui a conservé la vie, un miracle nous le ramène... mais, je veux qu'il raconte tout lui-même à son père. O Sunim ! comme ton cœur doit palpiter dans ton sein ! quelle doit être ton impatience de revoir & d'embrasser ton père ! c'est moi qui l'ai retenu. Il viendra accompagné des trois mères qui conduisent avec elles trois jeunes enfans, tendres fleurs qui font notre espérance : à tant de plaisirs j'ajouterai celui de conduire Sélime à la cabane nuptiale. O mes enfans ! nul de vous ne pen-

ſoit que Sunim dût porter devant vous la torche nuptiale.

SETH.

O la plus tendre & la plus aimée de toutes les mères !

EVE.

Mais, pourquoi ces regards triſtes & ſombres ? pourquoi ne mêles-tu pas ta joie à la mienne ?

SETH.

Les ſentimens divers qui rempliſſent mon cœur, répandent ſur mon viſage un air d'étonnement qui reſſemble à la triſteſſe.

EVE.

Mais, j'apperçois les trois mères qui s'approchent ; je cours réveiller Adam.

SETH (*à part, levant les yeux au Ciel*).

O mère malheureuſe ! (*à Eve*) Adam n'eſt pas où vous le cherchez.

EVE.

Où eſt-il donc ? où s'eſt-il endormi ?

SETH.

Près de cet autel.

EVE.

C'eſt auprès de l'autel d'Abel qu'Adam repoſe ?

SETH.

C'eſt là où il s'eſt préparé lui-même un lieu de repos ; c'eſt là qu'il veut déſormais ſe livrer au ſommeil.



SCENE III.

EVE, ADAM, SETH.

EVE *lève une natte qui couvre le devant de l'autel.*

CET autel nourrit la douleur profonde qu'il ressent de la mort d'Abel... d'où vient, mon fils, qu'il s'est couvert le visage? pourquoi avez vous creusé la terre en cet endroit? Adam a-t-il cherché les tristes restes de son fils? Hélas! ce spectacle affreux lui donnera la mort. Mais, ô Seth! ô mon fils! tu ne réponds rien.

SETH.

Ma mère, ce que vous regardez... est un tombeau.

EVE.

Couvre ces ossemens; ne me montres point les ossemens de mon fils: mon cœur se briseroit à cet aspect.

SETH.

Ils ne sont point ici.

EVE.

Hélas! ils sont donc réduits en poussière:

Seth, mon fils, ton père dort d'un ſommeil pénible; ſon ſein eſt agité . . . ô dieu! ſes mains ſont teintes d'une couleur livide.

SETH (*à part, en regardant le ſoleil*).

Déjà ſi près de la forêt des cédres . . . (*à Eve*) ô ma mère! ô mère ſi chère à mon cœur! je ne peux plus me taire (*il ſe couvre le viſage*); voilà la tombe d'Adam, voilà la tombe de mon père: il mourra avant que le ſoleil ait franchi la forèt des cèdres. Il a vu l'Ange de la mort, je l'ai entendu moi-même; il reviendra, il reviendra dans peu: alors le rocher voiſin s'ébranlera, alors....

Eve tombe évanouie de l'autre côté de l'autel.

ADAM *ſe réveille & ſe découvre le viſage.*

Que mon ſommeil a été douloureux! ô ſommeil! tu ſeras plus doux ſans doute, lorſque je fermerai pour jamais les yeux dans cet aſyle. Quoi! mon fils, tu a conduis ici Sélime? conſole-toi, ma chère Sélime, conſole-toi, ta mère vit encore.

EVE.

Je ſuis... ah! cher Adam, ſi tu peux reconnoître encore les ſons de ma voix éteinte & tremblante, écoute moi, je ne ſuis point Sélime.

ADAM.

O mort, mort terrible dont je dois être frappé ; je ſens maintenant toutes tes horreurs.

SETH (*en lui embraſſant les genoux*).

Vous mourez donc, ô mon père !

ADAM.

Le rocher a-t-il tremblé ?

SETH.

Pas encore.

EVE.

Mon fils, ſoutiens-moi, conduis moi vers ton père. Adam, me reconnois-tu ?

ADAM.

Je te reconnois au ſon de ta voix, mais à peine puis-je démêler tes traits.

EVE.

L'Ange de la mort n'a-t-il pas joint mon nom au tien ? ne mourrai-je pas avec toi ? Hélas ! tu le ſçais, cette eſpérance fut dans mes jours de douleur ma plus douce conſolation : eh quoi ! n'ai-je pas été créée avec toi ? faudra-t-il que ſeule, abandonnée, je ſurvive à ta mort ?

ADAM.

O la plus aimée de toutes les épouses ! ô femme plus chère à mon cœur dans ce jour affreux & terrible ! Eve ma bien aimée ; toi qui fus jadis créée avec moi, mes yeux n'ont plus la force de te voir ; mais hélas ! ils s'ouvrent encore pour verser des larmes : laisse-moi ; tes regards & tes plaintes sont pour moi plus insuportables que la mort même.

SETH (*à part*).

O ciel, voici les trois mères qui s'avancent.

ADAM.

Quel bruit entends-je ? qui porte ici ses pas ?

SETH.

Ce sont les trois mères, Eman est avec elles.



SCENE IV.

ADAM, EVE, SETH.

Les trois mères avec leurs enfans ; SUNIM *d'un côté ,* SÉLIME & EMAN *de l'autre.*

SÉLIME.

Je les accompagne & j'entrerai avec elles.

EMAN.

Je ne me séparerai point de toi, ma chère Sélime ; hélas ! je ne puis le croire encore.

Une mère.

Viens, Sunim.

La seconde.

Que vois-je ?

La troisième.

Est-ce là notre père ?

ADAM.

Seth, mon fils, va-t'en au-devant d'elles.

SETH *aux trois mères.*

Ne me regardez point en face ;

La premiere se couvre le visage, la seconde détourne ses regards, la troisième se panche sur son jeune enfant.

vous m'ôtez la force de vous parler. Il y a déjà long-temps que mon cœur ressent la douleur mortelle que je vous annonce dans ce moment. Adam meurt en ce jour, il mourra avant que le soleil soit descendu jusqu'aux cèdres. Il a vu l'Ange de la mort; cet Ange terrible doit revenir une seconde fois. Quand le rocher qui touche à la cabane sera ébranlé, Adam ne sera plus: voilà sa tombe. O mères! détournez les yeux & ne regardez pas la tombe de mon père.

ADAM.

Quelle est cette voix qui s'éleve & que je distingue au milieu des gémissemens & des sanglots? elle ne m'est pas connue; ce n'est point la voix d'Eman, ni de Sélime, ni d'aucune des mères.

SETH.

O mon père! goutez encore quelque douceur dans les derniers instans de votre vie; cette voix est la voix de Sunim: votre fils Sunim a été retrouvé.

ADAM.

Je sçais que mon fils Seth ne m'a jamais trompé pendant ma vie; me tromperoit-il à l'heure de ma mort, pour me faire éprouver encore un sentiment de joie; mon fils,

mon cher fils, il n'eſt plus de plaiſir pour moi ſur la terre.

SETH.

Mon père !

ADAM.

Mais, pourquoi Sunim garde-t il le ſilence ? qu'il me faſſe entendre ſa voix.

SETH.

L'excès de ſa douleur lui ôte l'uſage de la parole.

ADAM.

Qu'il approche, afin que je touche ſon viſage & ſes cheveux.

SETH.

Le voilà.

ADAM (*à Sunim qui embraſſe ſes genoux*).

Oui, je te reconnois, tu es Sunim, tu es mon fils.

SUNIM.

Je ſuis Sunim.

ADAM.

Approche-toi de ta mère, mon cher fils.

EVE *à Sunim.*

Va plutôt auprès de ton frère ; hélas ! infortuné Sunim, tu n'as plus de mère.

SETH.

O Sentence de mort prononcée contre eux! (*à Sunim*) laiſſe-moi, Sunim, je ſerai bientôt avec toi... ô mon père! il faut vous l'annoncer puiſqu'il ne nous reſte plus d'eſpoir en ce jour, & que notre douleur eſt à ſon comble : mon père, le ſoleil s'abaiſſe, les cèdres commencent à le dérober à nos yeux; ô mon père! béniſſez-nous.

ADAM.

Quoi! déjà le ſoleil touche à la forêt des cèdres... viens donc, ô mort; approche, je t'attends! ô mes enfans! comment vous bénirois-je, moi par qui la malédiction eſt tombée ſur la terre? Que votre Créateur vous béniſſe.

Tous enſemble.

Nous vous en conjurons, béniſſez-nous.

ADAM.

La Bénédiction eſt loin de moi, je ne puis vous la donner. Un nouveau ſentiment de douleur me déchire le ſein, mille penſées funeſtes l'accroiſſent; l'image des premiers jours de ma vie ſe préſente à mon eſprit, & m'offre un contraſte qui m'accable: le ſouvenir de ma première immortalité ſe réveille dans mon ame & me fait frémir. Où ſuis-je

entraîné ? Les ténèbres tombent de mes yeux ; hélas ! elles ne se dissipent que pour me découvrir de vastes campagnes couvertes de membres sanglans ... cadavres affreux ; ah ! détournez de moi vos terribles regards. J'entends tes cris, ô sang d'un homme livide & massacré ! j'entends tes cris, sang horrible, sang épouvantable : change ton cours, fuis loin de moi ; que les montagnes renversées te couvrent à jamais de leurs vastes débris ... Quelle est cette mère qui frappe son sein ? elle jette des cris perçans vers le ciel ; quel est ce tendre enfant ? la mort habite sur ses lèvres .... hélas ! c'étoit son fils unique .... des membres déchirés, une tête sanglante ... ! objets terribles, fuyez loin d'ici ... mes enfans, ayez pitié de votre père, emportez-moi loin de ces champs malheureux.

SETH.

O ciel ! si ces mains que j'éleve vers toi, si ce cœur qui se déchire avec celui de mon père. ....

ADAM.

Mon fils Seth est si près de moi ! j'ai entendu sa voix ; ô mon fils, quel calme, quelle douceur .... !

SETH.

Eternelles puiſſances ! il ſourit ; venez tous auprès de lui. Venez Eve & Eman ; venez Sélime, Sunim, venez tous : & vous, ô mères, approchez, contemplez ſon dernier ſourire. Mon père, nous voilà tous réunis auprès de vous ; donnez nous votre bénédiction.

ADAM.

Approchez, mes enfans ; où es-tu Seth ? viens, que j'étende ma main droite ſur toi ; je poſerai mon autre main ſur ta tête, ô Eman. Que Sélime ſe joigne à Eman, & Sunim à Seth. Approchez, ô mères, faites avancer vos enfans, & qu'Eve les béniſſe avec moi.

Ils ſe jettent tous à ſes genoux.

EVE *en ſe mettant à genoux la dernière.*

Je dois auſſi recevoir ta bénédiction, ô Adam.

ADAM.

O Eve, chère moitié de moi-même, tu veux auſſi que je te béniſſe ; hélas ! c'eſt tout ce que je puis pour toi. O mère des nations, tu fus créée peu de temps après moi,

& ta mort suivra de près la mienne. Voilà ma tombe.

EVE.

O Adam ! ô cher époux ! les paroles qui sortent de ta bouche sont des paroles célestes.

Elle se leve & soutient Adam.

ADAM.

Je vous bénis, mes enfans, & je bénis avec vous les enfans de vos enfans, & toute la race des hommes. Que le Dieu de votre père, qui forma l'homme de terre & qui souffla dans cette argile une ame immortelle ; que ce Dieu qui daigna m'apparoître plusieurs fois, qui m'a béni lui-même, qui m'a jugé ; que ce Dieu souverain, Tout-puissant, éternel, adorable, tempère par quelques douceurs l'amertume de votre vie ; qu'il ne vous rappelle le souvenir de votre mort, que pour retracer à votre esprit l'image de votre future immortalité... que votre corps mortel goûte les biens de la terre, comme un voyageur qui se désaltère à une source d'eau vive, sans s'y arrêter. Que la sagesse & la vertu élèvent votre ame au-dessus des choses terrestres, & que chacun de vous sente l'importance & le prix du travail. Aimez-vous, mes chers enfans, car vous êtes frères ; que le bonheur de vos semblables fasse vos délices.

Puiſſe-t-il naître parmi vous des hommes ſemblables à Seth, qui vous rappellent le ſouvenir de votre Dieu ; & lorſque le Dieu de votre père enverra parmi vous celui qui doit ouvrir la route du ciel, ce divin rédempteur auprès duquel mon ame va ſe rendre, levez vos têtes, adorez & rendez graces à Dieu d'avoir été créés... cependant vous n'êtes que pouſſière & vous retournerez en pouſſière.

On entend un bruit ſourd.

Seth (*en ſe levant tout effrayé*).

Entendez-vous le tremblement du rocher ?

Eve.

O Adam !

Seth.

Le bruit redouble, les ſecouſſes ſont plus rapides.

Adam.

Grand Dieu, juge de l'univers, me voici ô mort ! ô mort ! je te ſens... je meurs.

Le rocher ſe briſe.

Fin du troiſième & dernier Acte.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, LA MORT D'ADAM, Tragédie. *Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression : A Paris ce 12 Janvier 1762.*

Signé DEPASSE.



Dans la mort d'Adam les caracteres ne s'expli=
=quent point par les circonstances ; ce qui fait
comprendre les deux personages principaux,
c'est leur origine divine. Sortis imédiatement
des mains du Créateur, quelque étonante que
soit leur culture intellectuelle, on n'est pas
trop en droit de s'en étoner & l'on goûtera tou=
=jours une jouissance sans mélange dans
la poësie riche & profonde de cette composition
dramatique. Quoi de plus touchant que
les derniers adieux du pere du genre humain
Quoi de plus pathétique & de plus sublime
que l'ange de la mort aparaîssant pour la
premiere fois au milieu de la famille des
homes, come un sombre destin qui doit
éternellement y revenir! — Quelques critiques
pouront trouver dans cette Tragédie que le
dialogue n'est pas assez expansif ; que rien
ne rapelle la fraîcheur primitive du premier
âge & que le sérieux de la pensée du Créa=
=teur est substitué trop souvent à l'abandon
naïf de ses jeunes créatures ; mais cette
piece n'en sera pas moins la plus achevée
des productions de Klopstock.

